

LE CLAN RYCKMANS.

Les Ryckmans sont une famille dans laquelle de nombreux membres se sont faits des prénoms. Outre le domaine de la politique, la littérature en a tenté - ou repoussé - plus d'un. Le plus célèbre d'entre eux, l'écrivain sinologue Simon Leys, auteur des célèbres *Habits neufs du président Mao*, a choisi un pseudonyme qui l'a différencié de son oncle homonyme Pierre Ryckmans, auteur lui-même de quelques textes dont un recueil de nouvelles "africaines". Cependant, en tant que traducteur (du chinois ou de l'anglais vers le français), Leys signe sous son véritable patronyme. En revanche, traduisant Confucius en anglais, il attribue ce travail à Simon Leys. Il a par ailleurs illustré sous ce même nom un ouvrage pour enfants de sa fille, Jeanne Ryckmans, et considère, lui, le pourfendeur du maoïsme, la lutte qu'il mène pour que deux de ses fils gardent la nationalité belge, comme son dernier combat. Nous avons donc là à faire à un prisme biographique à deux facettes aux arêtes légèrement baroques ou en tout cas de forme irrégulière. Cette appartenance à un arbre généalogique, tantôt revendiquée, tantôt occultée, me semble une belle métaphore de la littérature belge d'expression française en général.

Plutôt que d'intituler cette courte présentation « la dynastie Ryckmans » – ce qui implique une filiation directe, donc verticale –, je préfère parler du « clan Ryckmans » (ou de la « constellation Ryckmans »), ce qui donne une idée plus horizontale des membres qui le composent.

Pierre Ryckmans, qui vit depuis près de 40 ans en Australie, est né le 28 septembre 1935, à Uccle, une des communes de Bruxelles. Fils d'Etienne Ryckmans et de Marguerite Steels, il a deux frères et une sœur plus âgés que lui. La famille Ryckmans est établie à Malines depuis au moins la fin du XVIII^e siècle. Alphonse Ryckmans (1857-1931), grand-père que Pierre n'a jamais connu, était avocat comme son père, mais il préféra s'inscrire au barreau d'Anvers, l'un de ses frères aînés assurant déjà la continuité du cabinet paternel à Malines. Il fut conseiller communal d'Anvers – et non bourgmestre, comme certains l'ont affirmé – de 1899 à 1911 et sénateur provincial de 1912 à sa mort. C'est à ce titre qu'il fut de ceux qui négocièrent la reddition de la métropole aux Allemands le 10 octobre 1914. Dans cette famille profondément croyante de la moyenne bourgeoisie anversoise, les enfants se succèdent à un rythme soutenu. Parmi eux, le plus célèbre à l'époque se prénomme lui aussi Pierre. Avocat de formation, père de huit enfants, Pierre Ryckmans (1891-1959) est une grande figure de l'histoire coloniale belge. Il a été gouverneur général du Congo belge de 1934 à 1946, et a joué un rôle particulièrement important lorsque, en 1940, à l'heure de la débâcle en Europe, il a maintenu la colonie dans la guerre aux côtés de

l'Angleterre. L'œuvre publiée de **Pierre Ryckmans** est à la fois relativement abondante et bien connue, si on veut considérer que le métier de son auteur n'était pas, tant s'en faut, la littérature. Indépendamment des textes à signification politique (*Dominer pour servir*, *La politique coloniale belge*, *Etapas et Jalons* et *Messages de guerre*), elle comprend des « billets » radiophoniques (*Allô Congo*), un récit de voyage (*Voyage à l'autre bout du monde*) et une œuvre plus directement littéraire (*Barabara*), sans oublier de très nombreux articles ; le premier de ceux-ci à voir le jour date de 1923. Quant au premier ouvrage à avoir été publié, c'est *Dominer pour servir* qui date de 1931. L'idéal viril à l'occidentale trouve ici une formulation, un univers que l'on pourrait rapprocher de celui de Saint-Exupéry. A ce moment d'ailleurs *Barabara* était écrit et en voie d'être proposé à des éditeurs, bien qu'il n'ait pu être publié qu'au lendemain de la guerre. Plusieurs de ces livres, dont le recueil de nouvelles *Barabara* (1947) et l'essai *Dominer pour servir* (1948), ont été publiés par son frère Etienne, le père de notre Pierre Ryckmans. En effet, Etienne, surnommé Step par ses frères, (1890-1955) et son épouse Marguerite, tous deux grands amateurs de livres, travaillent aux éditions Ferdinand Larcier, une maison spécialisée dans les publications juridiques et qui, occasionnellement, imprime des ouvrages en dehors de son domaine de prédilection. Par ailleurs, la publication du premier ouvrage de Simon Leys, qui signe encore de son patronyme, est aussi une affaire de famille puisque l'ouvrage sort chez Larcier ; l'entreprise de la rue des Minimes, tapie aux pieds du Palais de Justice de Bruxelles, juste en dessous de son seul rival à l'époque, les Etablissements Bruylant, n'a apparemment aucune raison de s'aventurer dans la voie de la littérature. Si elle le fait, c'est qu'il existe une tradition littéraire dans le barreau et que son propriétaire n'est autre que le père de Pierre, Etienne, qui dans les années trente a racheté le fonds à la veuve de son fondateur, Ferdinand Larcier. Il s'agit de la traduction d'un texte chinois, dont l'auteur se nomme Shen Fu (Chen Fou). Elle est dédiée à l'un de ses deux frères, Jean-Marie Ryckmans. Notons en passant que c'est seulement depuis quelques années que Simon Leys dédie systématiquement ses livres à son épouse, Hanfang. C'est en 1964 qu'il avait épousé une journaliste d'origine chinoise, Chang Hanfang. Celle-ci avait quitté la Chine avec ses parents en 1947, soit deux ans avant l'avènement du régime de Mao. Il aura avec elle quatre enfants, Etienne, consultant, Jeanne, éditrice, les jumeaux Marc et Louis, tous les deux avocats.

En 1947, le jeune Pierre, dont les parents sont installés dans la banlieue bruxelloise, entame ses humanités gréco-latines au collège diocésain Cardinal Mercier à Braine-l'Alleud. Charles-Ferdinand Nothomb est un de ses camarades de classe. Elevé dans un milieu de catholiques fervents, voire militants – les Ryckmans ont depuis plusieurs générations consacré une fraction substantielle de leur vie à l'administration et aux œuvres de l'Eglise –, sa foi se

consolidera, notamment sous l'influence d'un prêtre, professeur de rhétorique, à qui il se référera mentalement tout au long de son existence.

En 1953, suivant l'itinéraire logique des jeunes gens de bonne famille, il s'inscrit à la faculté de droit de l'Université catholique de Louvain (U.C.L.). Les portes du monde universitaire avaient été déjà ouvertes depuis longtemps par d'autres membres de sa famille.

Albert Ryckmans (1893-1967), docteur en philosophie thomiste de Louvain, est le frère du gouverneur du Congo, Pierre Ryckmans, Nommé professeur à l'Institut Sainte-Marie à Schaerbeek, il fut nommé en 1933 curé de la paroisse Sainte-Suzanne jusqu'à son décès en 1967. Sa principale publication a trait au *Problème du mal* (1933). Il était aussi l'oncle d'Alphonse de Waelhens, qui suivit ses cours à Saint-Louis de 1928 à 1930.

Alphonse de Waelhens (1911-1981), philosophe belge, professeur à l'université de Louvain, est le cousin de Simon Leys.

Spécialiste de phénoménologie, il a également publié en latin. Il fut l'un des premiers philosophes de langue française à consacrer sa thèse à Martin Heidegger qu'il contribua toute sa vie à faire connaître en France en étant l'un de ses premiers traducteurs en collaboration avec Walter Biemel et Rudolf Boehm. Il consacra également des études à Edmund Husserl et Maurice Merleau-Ponty. Au fil du temps, il s'est de plus en plus intéressé à la psychanalyse et à la psychose. Proche de Jacques Lacan, il a été fondateur de l'école belge de psychanalyse aux côtés d'Antoine Vergote et de Jacques Schotte, tous deux professeurs à l'Université de Louvain.

Pour satisfaire son goût personnel, le futur Leys suit en parallèle des études d'histoire de l'art. A cette époque, l'université n'est pas encore divisée linguistiquement. La totalité des cours se donne dans la ville de Leuven (Louvain), dans le Brabant flamand. Pierre loge avec quelques condisciples, dans une des petites maisons de brique et de pierre blanche du béguinage situé au bord de la Dyle, quartier qui sera racheté dans sa totalité par l'université en 1962. Aux dires de ceux qui l'ont connu, Pierre est un jeune homme d'une grande culture générale qui, dans les conversations, étonne par sa façon d'aborder les problèmes. Il a de nombreuses passions : il aime les livres, la peinture, les voyages. Dès le mois d'octobre 1953, il fait partie du comité de rédaction du périodique étudiantin *L'Escholier*. Il y participe notamment à l'élaboration de la synthèse d'une enquête sur les études secondaires réalisée par la revue. Ailleurs, signés de ses initiales et sur un ton ironique qui annonce les meilleures pages d'*Ombres chinoises*, quatre paragraphes répondent à la question de savoir « ce que pensent les étudiants de leur restaurant universitaire ». En plus de ces rubriques d'un intérêt uniquement anecdotique, l'on trouve, en feuilletant les quelques exemplaires encore disponibles de cette revue née pendant la guerre, au moins deux textes qui méritent d'être exhumés. Ils témoignent à la fois de la qualité du style du jeune rédacteur ainsi que

de son goût pour les voyages et en particulier pour la navigation. En effet, le jeune homme bénéficie des nombreux temps libres que lui procurent ses bons résultats : les années 50 étaient encore l'âge d'or de l'auto-stop et il en profite pour voyager seul, à l'aventure (Ecosse, Italie, ...). Très tôt, la mer l'attire. Pendant les vacances d'été qui précéderent son entrée à l'université, il a eu l'occasion de participer à des campagnes de pêche à bord de chalutiers d'Ostende : d'abord sur le *John* – pêche au hareng en mer du Nord, puis sur le *Marconi* – pêche à la morue sur les bancs d'Islande. C'est ce second périple qui est évoqué dans un article de *L'Escholier*, beau texte qui, quoique sentant encore la rédaction du premier de classe, préfigure les pages que Simon Leys composera plus tard sur le thème de la mer. L'année suivante, deux feuillets relatant sa randonnée à travers les Highlands jusqu'aux Summer Isles paraissent, illustrés de trois dessins de sa plume.

En avril-mai 1955, Pierre Ryckmans, alors en 2^e candidature de Philosophie et Lettres, préparation au Droit, participe à une délégation invitée pour un mois en Chine. Proclamée le 1^{er} octobre 1949, la République populaire de Chine (R.P.C.) est, au départ, ignorée par la Belgique comme par plusieurs autres pays occidentaux. Cependant un nombre limité de citoyens belges se sont rendus à Pékin dès le début de l'instauration du régime de Mao Zedong. Le groupe auquel appartient Ryckmans s'est constitué à l'initiative de la Commission de la Jeunesse pour les Echanges Est-Ouest, afin de répondre à une invitation de la Fédération Panchinoise de la Jeunesse Démocratique. Il comprend une dizaine de jeunes Belges d'opinions diverses, dont deux délégués des jeunesses socialistes, deux des jeunesses communistes, un pasteur protestant et cinq chrétiens. Lors de son passage à Pékin, le groupe est reçu par le Premier ministre Zhou Enlai, qui rappelle à cette occasion avoir lui-même suivi des cours à l'Université du Travail à Charleroi dans les années 20.

Ce séjour en Chine est un véritable détonateur qui, de fil en aiguille, décidera de l'orientation de la vie de Pierre Ryckmans. Quelques lectures faites à la hâte afin de préparer son voyage avaient déjà stimulé son imagination. Il les cite encore aujourd'hui : *Cent quatrains des T'ang* traduits par Lo Ta-kang et publiés en Suisse pendant la guerre, et les ouvrages sur la peinture chinoise du Suédois Osvald Sirén.

« Ce voyage initiatique déterminera le cours de son itinéraire intellectuel et de sa carrière sinologique », affirme son ami Jean-Marie Simonet. Aujourd'hui, l'analyse est limpide : « Je me sentais imbécile, puisque incapable d'échanger un mot avec qui que ce fût parmi les 600 millions de personnes qui m'entouraient. Je suis rentré pénétré d'une évidence : il est inconcevable de ne pas savoir le chinois. Après un tel voyage, reprendre ma vie et mes études d'avant me semblait n'avoir aucun sens. Je ne pouvais pas en rester là ». Revenus en Belgique, les jeunes Belges tiennent une conférence de presse et plusieurs d'entre eux font une relation de leur voyage dans

les organes de presse de leur parti. Quant à Pierre, comme certains apprennent l'anglais pour lire Shakespeare dans le texte, il commence à étudier la langue chinoise, s'initie à la calligraphie et approfondit ses connaissances de l'histoire et de l'art chinois. Jusqu'au début des années 50, il existait en Chine une multitude de langues. En 1955, le gouvernement chinois de Mao a imposé le *putonghua*, la langue du Nord, qui est le mandarin tel qu'on le parle à Pékin, à tout le pays. Pour résoudre les problèmes de prononciation, une transcription des caractères en alphabet latin a été créée : c'est ce qu'on appelle le « pinyin ». Comme les possibilités de suivre des études sinologiques en Belgique étaient quasiment inexistantes à cette époque, les amateurs de chinois étaient obligés de suivre des cours particuliers auprès de membres de la diaspora chinoise, ou de contacter l'Institut orientaliste de Louvain. Le grand spécialiste du bouddhisme, Etienne Lamotte (1903-1983), élève de l'indianiste Louis de La Vallée-Poussin (1869-1938), y enseigne, mais le chinois qu'il pratique est celui des textes bouddhistes qui a fort peu à voir avec le *putonghua*. Un de ses assistants, Robert Shih, arrivé en Europe en passant par Taiwan grâce à la filière missionnaire, donne les premiers cours de chinois moderne à l'U.C.L. Traducteur de biographies des moines chinois importants du II^e au VI^e siècle, c'est un professeur sympathique mais frustrant : il ne parle qu'un chinois dialectal. En 1955, une poignée de sinophiles assistent à ses leçons ; Pierre Ryckmans, Hubert Durt et deux jeunes femmes, ainsi que quelques mois plus tard, Jean-Marie Simonet, s'inscrivent à ses cours en tant qu'élèves libres. Rapidement, Ryckmans réalise que ce n'est pas de cette manière qu'il apprendra réellement le chinois.

Pierre continue à voyager régulièrement. C'est probablement en 1956 qu'il se rend en Afrique centrale. (Signalons que son père, Etienne Ryckmans, s'était rendu en Afrique au début des années 20 où il avait été engagé en qualité d'agent commercial par la compagnie Intertropical-Comfina.) « J'avais obtenu un passage sur un bateau de la ligne Anvers – Matadi. Une fois débarqué, j'ai poursuivi en auto-stop – et à pied (par les sentiers de brousse, loin des routes, logeant dans les villages) à travers le Kwango, puis dans le nord de l'Angola. L'expérience la plus passionnante fut un séjour chez mon cousin **André Ryckmans**, alors administrateur territorial en pays bayaka (un des hommes les plus admirables que j'aie jamais rencontrés – et je ne suis pas porté à l'hagiographie familiale). Il m'a emmené dans ses tournées en brousse – il avait une connaissance extraordinaire des gens, des coutumes, des langues, du pays. » André Ryckmans, fils de Pierre Ryckmans, est né à Louvain en 1929. Il rejoint ses parents à Léopoldville en 1937. L'enfance et la jeunesse d'André sont fortement marquées par l'Afrique : par les gens, leur langue, les couleurs et les sons de la vie quotidienne, le paysage au bord du fleuve. Ses familiers disent de lui qu'il a un tempérament de poète et d'artiste.

A 17 ans, il rentre en Belgique et entreprend des études, devient docteur en droit et licencié en sciences politiques et coloniales de l'U.C.L. Chrétien profond, il est pacifiste au point d'envisager l'objection de conscience – exceptionnelle à l'époque.

En 1954, il commence dans l'administration coloniale sa carrière en Afrique. Il étudie et connaît la langue au point que les Africains diront de lui : « C'est le seul Européen qu'on ne peut reconnaître quand il parle la nuit ». André Ryckmans est entraîné dans l'évolution politique du Congo belge. Acteur engagé et hardi mais trop loin des centres de décision, il s'efforce d'abord de proposer des réformes. Après les émeutes de Léopoldville, il plaide un engagement déterminé pour un transfert rapide des responsabilités aux Congolais afin d'éviter le pire. En vain. André Ryckmans sera assassiné au cours d'une mission de sauvetage lors de la mutinerie de la Force publique quelques jours après l'indépendance. Il avait 31 ans.

A son retour d'Afrique, le futur Simon Leys publia un volet de son expérience africaine – le volet urbain (Pierre E. RYCKMANS, *Léopoldville blanche et noire*, in *Revue générale belge*, Bruxelles, septembre 1958, pp. 36-52. Voir aussi Pierre RYCKMANS, *Ce que j'ai vu au Congo*, in *L'Escholier*, Louvain, t. 14, n° 3, fin mars 1958, pp. 19-20. L'article de la *Revue générale* est signé Pierre E. Ryckmans, « par égard pour (son) oncle Pierre Ryckmans, pour qui l'homonymie aurait pu être gênante » (lettre de Pierre RYCKMANS à l'auteur, Canberra, 24 mars 2007). Une lectrice de la revue, Myllette Van Bellinghen, a réagi à cet article (in *Revue générale belge*, décembre 1958, pp. 142-146) et Ryckmans lui a répondu dans la même livraison (*id.*, p. 146).

Quoiqu'il qualifie aujourd'hui le style et les idées de cet article de juvéniles, Pierre Ryckmans ne les renie pas. Le second volet – la brousse – dort toujours dans des carnets inédits.

En août 1958, durant le dernier été qu'il passa en Europe avant de partir pour l'Extrême-Orient, il eut l'occasion de naviguer à bord d'un thonier breton, le *Prosper*. Le récit de cette campagne de pêche a été publié, avec quelques menues retouches de forme, quarante-cinq ans plus tard.

Après avoir terminé ses études en Belgique, Pierre Ryckmans, porteur du titre de licencié en droit de l'Université de Louvain, décide, sur le conseil judicieux du professeur Shih, d'aller vivre dans un milieu chinois afin d'apprendre réellement la langue. Aucune bourse d'études n'étant disponible pour Pékin, il s'inscrit à la section des Beaux-Arts de l'Université Normale de Taiwan où il bénéficie d'une pension, en tant que chercheur. Pierre Ryckmans a 23 ans ; il n'a pas dû faire son service militaire ; il quitte l'Europe pour ne plus jamais revenir y habiter longtemps.

Connu des sinophiles pour ses traductions impeccables et ses commentaires sur la culture et la politique chinoises, Pierre Ryckmans choisit à cette occasion de prendre le masque de Simon Leys afin de différencier son travail de sinologue de celui de pamphlétaire.

Simon Leys s'est à plusieurs reprises expliqué sur le choix de son pseudonyme. Au départ, il se serait agi simplement de régler un problème d'ordre pratique. En effet, à la veille de publier *Les Habits neufs du président Mao*, signer de son véritable nom cet ouvrage qui se présente comme une attaque à stylo armé contre la Révolution culturelle chinoise, risquait de freiner voire d'empêcher l'obtention d'un visa pour un séjour en Chine à venir. De plus, outre celui de proposer un nom à consonance anversoise, le choix du patronyme « Leys » offrait comme un clin d'œil aux lecteurs du peu connu roman de Victor Segalen, *René Leys*. Ce roman, publié sans grand succès en 1922, ne fut connu des amateurs de littérature générale que lors de sa réédition par Gallimard, en 1971, l'année même où Ryckmans choisit son pseudonyme Notons que Victor Segalen imagina son personnage de « Barbare non lettré », de « petit Belge », après avoir fait la connaissance de Maurice Roy, un jeune Français qui s'exprimait parfaitement en chinois et qui prétendait avoir ses entrées dans la Cité interdite. Simon Leys aime rappeler que le mystère reste entier : ce personnage fictif est-il un merveilleux connaisseur de la Chine et des arcanes de sa politique ou bien s'agit-il d'un charlatan qui trompe son monde par son bagout ? Autrement dit, Leys est-il un imposteur, comme l'est le Mao qu'il vient de déshabiller, comme le sera le Napoléon de son roman *La mort de Napoléon* ? Quoiqu'il en soit, on trouve ici une des premières traces du goût de Leys pour la farce : choisir ce nom est une façon de faussement se dévaluer. Quant au prénom Simon, il est le nom originel de l'apôtre Pierre des Évangiles. Il est amusant que relever que son oncle, Pierre Ryckmans, dont il a été déjà question, avait entamé jadis une polémique littéraire, sous le pseudonyme de Simon Divès (Simon-Pierre ; latin *dives*-riche – en néerlandais « Rijke Man » signifie « homme riche »). Par ailleurs, le futur académicien François Cheng changea son prénom chinois Chi Hsien (ce qui veut dire « célébrer la sagesse ») en François, notamment parce qu'il fallait, dit-il, trouver « un prénom de deux syllabes, c'était alors la norme en Chine ». C'est peut-être pour une raison similaire que Pierre choisit un prénom aux deux syllabes fermées, Simon.

Il fait chaud cet été 1972 à Pékin. Depuis peu, la Belgique possède une ambassade à Pékin dont les fondements ont été posés par Patrick Nothomb. L'attaché culturel met au net des notes de lecture. Cela fait quatre mois qu'il est le nègre de l'ambassadeur. Pierre Ryckmans jouit d'une liberté totale de déplacement, il choisit lui-même le sujet de ses rapports écrits. Mais il n'a pas le droit de signer ses phrases. Écrivain égaré au milieu de fonctionnaires. Au bas de sa lettre, il ajoute une petite bibliographie à l'adresse des employés du ministère. Il y cite quelques ouvrages dont il catalogue les auteurs : il y a les « témoins superficiels mais intuitifs » comme Alberto Moravia, les « partisans passionnés » (Macciocchi), les « farceurs » (le diplomate français Jean-Pierre Angremy, auteur, sous le nom de Pierre-Jean Rémy du « Sac du Palais d'été »), les

« polygraphes consciencieux et opportunistes » du type Robert Guillaïn, etc. Parmi les « auteurs d'analyses sérieuses » apparaît, aux côtés de Jacques Guillerma et de Klaus Mehnert, le nom de Simon Leys...

Sans *Ombres chinoises*, Simon Leys raconte :

À Pékin, un jeune diplomate européen, novice dans son métier, brave garçon mais un peu naïf, croyait séant, dans cette capitale révolutionnaire-prolétarienne, de remplacer autant que possible l'usage de sa voiture par celui d'une bicyclette. Un jour qu'il avait un important rendez-vous au ministère des Affaires étrangères, l'interprète-factotum de son ambassade le surprit au moment où il enfourchait son vélo. "Monsieur l'Attaché Culturel ! Que faites-vous ? Vous n'allez quand même pas vous rendre à bicyclette au ministère des Affaires Etrangères ?" Penaud, notre innocent ami reconnut qu'il avait eu cette intention. L'interprète-factotum, de sa propre autorité, fit avancer la limousine de l'ambassade, et sous son œil sévère, l'attaché culturel progressiste dut bien y embarquer docilement...

Simon Leys n'a pas reconnu Pierre Ryckmans. Il n'y a pas eu de clin d'œil. Une ombre passe, une de ces « touches d'ombre sans lesquelles les portraits les plus lumineux restent privés de relief. »

Laurent Six